

## Feuilleton de "l'Album Musical"

JUILLET 1883.—No 7.

## L'ABBE CONSTANTIN

## DEUXIEME PARTIE

V

—Lesquels deux ?

—Cherchez...

—Le prince Romanelli...

—Et d'un l... A l'autre l...

—M. de Montessan...

—Et de deux l... C'est cela même ; oui, ces deux-là seraient acceptables, mais seulement acceptables... et ce n'est pas assez.

Voilà pourquoi Bettina attendait avec une extrême impatience le jour du départ et de l'installation à Longueval. Elle se sentait un peu lasse de tant de plaisirs, de tant de succès, et de tant de demandes en mariage. Le tourbillon parisien, dès son arrivée, l'avait prise, et pour ne plus la lâcher. Pas une heure de halte ni de repos... Elle éprouvait le besoin d'être livrée à elle-même, à elle seule, pendant quelques jours, au moins, de se consulter et de s'interroger à loisir dans la pleine tranquillité et dans la pleine solitude de la campagne, de s'appartenir enfin...

Aussi Bettina était-elle toute guillerette et toute joyeuse, en montant, le 14 juin, à midi, dans le train qui devait la conduire à Longueval. Dès qu'elle se vit seule, dans un coupé, avec sa sœur :

—Ah ! s'écria-t-elle, que je suis contente ! Respirons un peu. En tête-à-tête avec vous pendant dix jours ! car les Norton et les Turner ne viennent que le 25, n'est-ce pas ?

—Oui, seulement le 25.

—Nous allons passer notre vie à cheval, en voiture, dans les bois, dans les champs. Dix jours de liberté ! Et pendant ces dix jours, plus d'amoureux ! plus d'amoureux ! Et tous ces amoureux, de quoi, mon Dieu, étaient-ils amoureux ? De moi ou de mon argent ? Le voilà le mystère, l'impénétrable mystère !

La machine siffla, le train s'ébranla lentement. Une idée un peu folle passa par la tête de Bettina, elle se pencha par la portière et s'écria, en accompagnant ses paroles d'un petit salut de la main :

—Adieu ! mes amoureux, adieu !

Puis elle se rejeta brusquement dans un coin du coupé, prise d'un accès de fou rire.

—Oh ! Suzie ! Suzie !

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—Un homme avec un drapeau rouge à la main... Il m'a vue ! Il m'a entendue !... et il a eu l'air si étonné...

—Vous êtes si déraisonnable !

—Oui, c'est vrai d'avoir ainsi crié par la portière, mais pas d'être heureux de penser que nous allons vivre seules, toutes les deux, en garçons.

—Seules !... seules !... Pas tant que cela. Nous avons, pour commencer, deux personnes ce soir, à dîner.

—Ah ! c'est vrai... mais ces deux personnes-là, je ne serai pas du tout fâchée de les revoir... Oui, je serai très contente de revoir le vieux curé, et surtout le jeune officier...

—Comment ! surtout ?

—Certainement, parce que c'était si touchant ce que ce notaire de Souvigny nous a raconté l'autre jour, c'est si bien ce qu'il a fait ce grand artilleur, quand il était tout petit, si bien, si bien, si bien, que je chercherai ce soir une occasion de lui dire ce que j'en pense... et je la trouverai !

Puis Bettina, changeant brusquement le cours de la conversation :

—On a bien envoyé la dépêche télégraphique à Edwards hier pour les poneys ?

—Oui, hier, avant dîner...

—Oh ! vous me laisserez les conduire jusqu'au château, cela m'amusera tant de traverser la ville et de faire une belle entrée arrondie, sans ralentir, dans la cour, devant le perron l... Dites... vous voulez bien ?

—Oui, oui, c'est entendu, vous conduirez les poneys.

—Ah ! que vous êtes gentille, ma Suzie !

Edwards, c'était le piqueur. Il était arrivé depuis trois jours au château pour l'installation des écuries et l'organisation du service. Il daigna venir lui-même au devant de Mme Scott et de miss Percival. Il amena les quatre poneys attelés sur le duc. Il attendait dans la cour de la gare, et en nombreuse compagnie. On peut dire que tout Souvigny était là. Le passage des poneys à travers la grande rue de la ville avait fait sensation. Les habitants s'étaient précipités hors de leurs maisons et s'interrogeant avidement.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? se disaient-ils ; qu'est-ce que c'est que cela ?

Quelques personnes avaient hasardé cette opinion :

—Un cirque ambulans peut-être...

Mais de toutes parts on s'était récrié :

—Vous n'avez donc pas vu comme c'était tenu, et la voiture, et les harnais qui brillaient comme de l'or, et les petits chevaux avec leurs roses blanches de chaque côté de la tête !

La foule s'était entassée dans la cour de la gare, et les curieux alors avaient appris qu'ils allaient avoir l'honneur d'assister à l'arrivée des châtelaines de Longueval.

Il y eut un certain désenchantement quand les deux sœurs se montrèrent, fort jolies, mais fort simples dans leurs costumes de voyage. Ces braves gens s'attendaient un peu à l'apparition de deux princesses de féerie, vêtues de soie et de brocart, étincelantes de rubis et de diamants. Mais ils ouvrirent de grands yeux, quand ils virent Bettina faire lentement le tour des quatre poneys, en les caressant, l'un après l'autre, légèrement de la main et en examinant d'un air entendu les détails de l'attelage. Il ne déplaisait pas à Bettina, —force est bien de le reconnaître,—de faire un certain effet sur toute cette foule de bourgeois ébahis.

Sa petite revue passée, Bettina, sans trop se hâter, ôta ses longs gants de Suède et les remplaça par de gros gants de peau de daim pris dans la pochette du tablier de la voiture. Puis elle glissa en quelque sorte sur le siège, à la place d'Edwards, en recevant de lui les rênes et le fouet avec une extrême dextérité et sans que les chevaux, fort excités, eussent eu le temps de s'apercevoir du changement de main. Mme Scott s'assit à côté de sa sœur. Les poneys piétinaient, dansant, menaçaient de pointer.

—Mademoiselle fera attention, dit Edwards ; les poneys sont très en l'air aujourd'hui.

—N'ayez pas peur, répondit Bettina, je les connais...

Miss Percival avait la main à la fois très ferme, très légère et très juste. Elle tint les poneys pendant quelques instants, les forçant à se tenir bien à leur place dans le rang ; puis, enveloppant les deux chevaux de pointe d'une double et d'une longue ondulation de son fouet, elle enleva son petit attelage d'un seul coup, avec une incomparable virtuosité et sortit magistralement de la cour de la gare, au milieu d'un long murmure d'étonnement et d'admiration.

Le trot des quatre poneys sonnait sur les petits pavés pointés de Souvigny. Bettina, jusqu'à la sortie de la ville, leur fit garder une allure un peu serrée ; mais, dès qu'elle